



L'étranger renvoie au personnage principal, Meursault, qui apparaît tout au long du roman très différent des autres. Cette étrangeté le conduit à la mort, puisqu'au final ce n'est pas tant le meurtre de l'Arabe qui lui est reproché que son comportement général. Pour le lecteur également, même si le roman est à la première personne, le personnage est singulier. D'où vient cette impression ?

Un homme sans passé

Meursault ne se raconte pas. A la fin du roman, on sait très peu de chose de sa vie. On sait qu'il a mis sa mère dans un asile de vieillards parce qu'il ne pouvait pas la faire garder. Que son père est allé assister à une exécution capitale et qu'il en a été malade. Que Meursault a vécu un temps à Paris, et qu'il a dû abandonner ses études. Il travaille comme employé de bureau dans une entreprise qui s'occupe de transport maritime (Camus emploie le terme spécifique de « connaissances » sur « le bureau » du personnage). Mais on ignore toujours son prénom ou son âge exact (lui-même ne connaît pas l'âge de sa mère et parle d'une « soixantaine d'années »).

Un homme solitaire

Meursault parle peu aux autres : « **C'est que je n'ai jamais grand-chose à dire. Alors je me tais.** » En revanche il écoute (le concierge de l'asile, le vieux Salamano, Raymond Sintès). C'est parce qu'il trouve Raymond Sintès intéressant à écouter qu'il finit par l'aider, alors même que ses manières sont douteuses : « **Juste à ce moment est entré mon deuxième voisin de palier. Dans le quartier, on dit qu'il vit des femmes¹. Quand on lui demande son métier, pourtant, il est « magasinier ». En général, il n'est guère aimé. Mais il me parle souvent et quelquefois il passe un**

¹ En clair, Raymond Sintès est un proxénète.

moment chez moi parce que je l'écoute. Je trouve que ce qu'il dit est intéressant. D'ailleurs, je n'ai aucune raison de ne pas lui parler ».

Ainsi même en ce qui concerne Marie, il n'est pas question de sentiment, mais d'une entente fondée sur des sensations agréables partagées (qu'il s'agisse de leurs relations sexuelles ou du même goût qu'ils ont l'un et l'autre pour la nage et la baignade).

« Elle a voulu savoir alors si je l'aimais. J'ai répondu comme je l'avais déjà fait une fois, que cela ne signifiait rien mais que sans doute je ne l'aimais pas. « Pourquoi m'épouser alors ? » a-t-elle dit. Je lui ai expliqué que cela n'avait aucune importance et que si elle le désirait, nous pouvions nous marier ».

Un homme de sensations

De fait Meursault est avant tout caractérisé par des sensations. Ainsi le meurtre est justifié par la brûlure du soleil et la tentation de la source :

« La lumière a giclé sur l'acier et c'était comme une longue lame étincelante qui m'atteignait au front. Au même instant, la sueur amassée dans mes sourcils a coulé d'un coup sur les paupières et les a recouvertes d'un voile tiède et épais. Mes yeux étaient aveuglés derrière ce rideau de larmes et de sel. Je ne sentais plus que les cymbales du soleil sur mon front et, indistinctement, le glaive éclatant jailli du couteau toujours en face de moi. Cette épée brûlante rongait mes cils et fouillait mes yeux douloureux. C'est alors que tout a vacillé ».

Jacques Fernandez, L'étranger (B.D Gallimard, 2013)

Mais plus humblement le personnage est sensible aux atmosphères, particulièrement au début ou en fin de journée :

« Il faisait doux, le café m'avait réchauffé et par la porte ouverte entrant une odeur de nuit et de fleurs » (au moment de la veillée mortuaire).

« Au-dessus des collines qui séparent Marengo de la mer, le ciel était plein de rougeurs. Et le vent qui passait au-dessus d'elles apportait ici une odeur de sel. C'était une belle journée qui se préparait. Il y avait longtemps que j'étais allé à la campagne et je sentais quel plaisir j'aurais pris à me promener s'il n'y avait pas eu maman ». (après la veillée, au moment de l'enterrement).

« En sortant du palais de justice pour monter dans la voiture, j'ai reconnu un court instant l'odeur et la couleur du soir d'été. Dans l'obscurité de ma prison roulante, j'ai retrouvé un à un, comme du fond de ma fatigue, tous les bruits familiers d'une ville que j'aimais et d'une certaine heure où il m'arrivait de me sentir content. Le cri des vendeurs de journaux dans l'air déjà détendu, les derniers oiseaux dans le square, l'appel des marchands de sandwiches, la plainte des tramways dans les hauts tournants de la ville et cette rumeur du ciel avant que la nuit bascule sur le port, tout cela



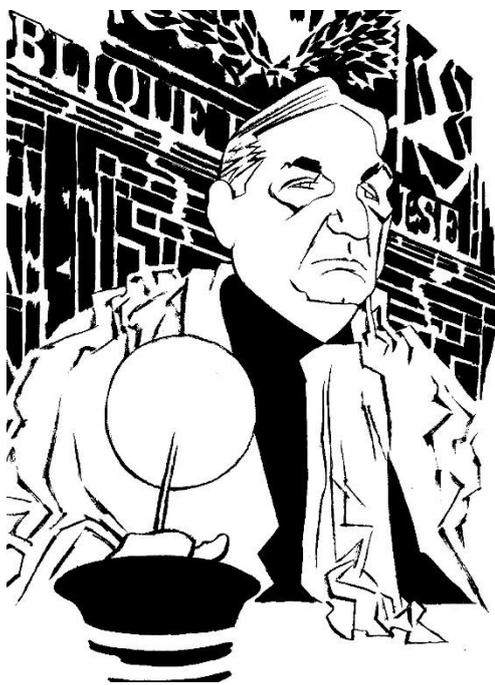
recomposait pour moi un itinéraire d'aveugle, que je connaissais bien avant d'entrer en prison. Oui, c'était l'heure où, il y avait bien longtemps, je me sentais content. Ce qui m'attendait alors, c'était toujours un sommeil léger et sans rêves. Et pourtant quelque chose était changé puisque, avec l'attente du lendemain, c'est ma cellule que j'ai retrouvée. Comme si les chemins familiers tracés dans les ciels d'été pouvaient mener aussi bien aux prisons qu'aux sommeils innocents ».

Au final, ce sont ces sensations qui, dans la dernière page, apaisent Meursault en lui faisant découvrir la « **tendre indifférence du monde** ».

L'étrangeté aux codes établis

Mais ce qui différencie absolument Meursault, c'est **son incapacité à admettre les codes établis, qu'ils soient sociaux, moraux ou religieux**.

Si l'enterrement de sa mère prend une si grande place lors du procès, c'est parce que Meursault ne se conduit pas comme il le « devrait ». Il n'est pas accablé par le chagrin, il ne pleure pas, il reste dominé par ses sensations (il a soif, il a sommeil, il a envie de fumer). Il ne respecte pas non plus les usages établis : il ne veut pas voir le visage de sa mère une dernière fois, il ne se recueille pas devant sa tombe.



Dès le lendemain, un samedi, il retrouve une vie ordinaire : il va au cinéma (il va voir un film de Fernandel, autrement dit un film drôle), il rencontre Marie, il va se baigner.

Il n'a par ailleurs aucun préjugé vis-à-vis de quiconque : il adresse la parole à Raymond Sintès ou au vieux Salamano comme à Céleste ou à Marie (Ce sont vraiment les personnages « purs » du roman). Il n'a aucune ambition non plus. Lorsque son patron lui propose une situation meilleure, il reste indifférent : ni l'argent, ni la reconnaissance sociale ne le motivent.

Illustration de L'Étranger : José Munoz

Il n'a pas non plus de règle morale. Il n'a pas de réaction, lorsque Sintès maltraite sa maîtresse :

« **C'est à ce moment que les bruits d'une dispute ont éclaté chez Raymond. On a d'abord entendu une voix aiguë de femme et puis Raymond qui disait : « Tu m'as manqué, tu m'as manqué. Je vais t'apprendre à me manquer. » Quelques bruits sourds et la femme a hurlé, mais de si terrible façon qu'immédiatement le palier s'est empli de monde. Marie et moi nous sommes sortis aussi. La femme criait toujours et Raymond frappait toujours. Marie m'a dit que c'était terrible et je n'ai rien répondu. Elle m'a demandé d'aller chercher un agent, mais je lui ai dit que je n'aimais pas les agents. Pourtant, il en est arrivé un avec le locataire du deuxième qui est plombier ».**

Il accompagne Raymond et Masson lors de l'affrontement avec les deux Arabes et s'affirme prêt à participer au combat :

« **Les Arabes avançaient lentement et ils étaient déjà beaucoup plus rapprochés. Nous n'avons pas changé notre allure, mais Raymond a dit : « S'il y a de la bagarre, toi, Masson, tu prendras le deuxième. Moi, je me charge de mon type. Toi, Meursault, s'il en arrive un autre, il est pour toi. » J'ai dit : « Oui » et Masson a mis ses mains dans les poches. Le sable surchauffé me semblait rouge maintenant ».**

Enfin, il tue un homme et n'éprouve pas spécialement de regret :

« **Le juge s'est alors levé, comme s'il me signifiait que l'interrogatoire était terminé. Il m'a seulement demandé du même air un peu las si je regrettais mon acte. J'ai réfléchi et j'ai dit que, plutôt que du regret véritable, j'éprouvais un certain ennui ».**



Enfin à deux reprises, devant le juge et surtout devant l'aumônier, il affirme son athéisme :

« J'ai répondu que je ne croyais pas en Dieu. Il a voulu savoir si j'en étais bien sûr et j'ai dit que je n'avais pas à me le demander : cela me paraissait une question sans importance ».

L'Etranger, film de Luchino Visconti 1967

Cependant Meursault est d'une totale sincérité : il ne ment jamais. Il essaie toujours de répondre le plus précisément et le plus justement aux questions qu'on lui pose et il met ainsi en valeur

l'hypocrisie de tous ceux qui l'entourent. Ainsi le récit du procès met en évidence le caractère forcé et théâtral de tout ce qui s'y passe.

Un homme de l'absurde

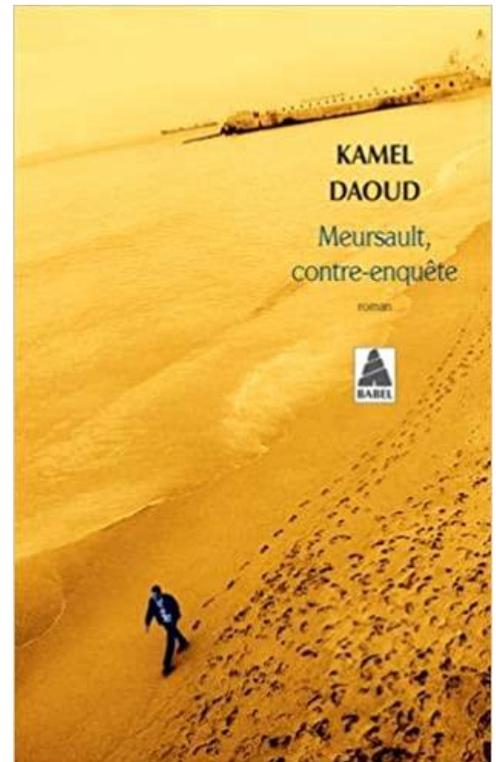
Meursault est naturellement dans l'absurde. On le voit avec la récurrence tout au long de l'œuvre de la formule « sans importance » :

<i>Ce qui est « sans importance » pour Meursault</i>	Ce qui est « sans importance » pour les autres
« J'ai eu alors envie de fumer. Mais j'ai hésité parce que je ne savais pas si je pouvais le faire devant maman. J'ai réfléchi, cela n'avait aucune importance . J'ai offert une cigarette au concierge et nous avons fumé.	« Le soir, j'y trouve moins de plaisir parce que la serviette roulante qu'on utilise est tout à fait humide : elle a servi toute la journée. J'en ai fait la remarque un jour à mon patron. Il m'a répondu qu'il trouvait cela regrettable, mais que c'était tout de même un détail sans importance ».
« En y réfléchissant bien, je n'étais pas malheureux. Quand j'étais étudiant, j'avais beaucoup d'ambitions de ce genre. Mais quand j'ai dû abandonner mes études, j'ai très vite compris que tout cela était sans importance réelle ».	
« Elle a voulu savoir alors si je l'aimais. J'ai répondu comme je l'avais déjà fait une fois, que cela ne signifiait rien mais que sans doute je ne l'aimais pas. « Pourquoi m'épouser alors ? » a-t-elle dit. Je lui ai expliqué que cela n'avait aucune importance et que si elle le désirait, nous pouvions nous marier ».	
« J'ai à peu près compris qu'à son avis il n'y avait qu'un point d'obscur dans ma confession, le fait d'avoir attendu pour tirer mon second coup de revolver. Pour le reste, c'était très bien, mais cela, il ne le comprenait pas. J'allais lui dire qu'il avait tort de s'obstiner : ce dernier point n'avait pas tellement d'importance ».	
« Quand je suis entré en prison, j'ai compris au bout de quelques jours que je n'aimerais pas parler de cette partie de ma vie. Plus tard, je n'ai plus trouvé d'importance à ces répugnances ».	
J'ai répondu que je ne croyais pas en Dieu. Il a voulu savoir si j'en étais bien sûr et j'ai dit que je n'avais pas à me le demander : cela me paraissait une question sans importance.	
« « Non, je ne peux pas vous croire. Je suis sûr qu'il vous est arrivé de souhaiter une autre vie. » Je lui ai répondu que naturellement, mais cela n'avait pas plus d'importance que de souhaiter d'être riche, de nager très vite ou d'avoir une bouche mieux faite.	

Mais c'est seulement dans les dernières pages que cet absurde est reconnu: face à l'aumônier, Meursault prend conscience de cette absurdité : « **J'avais fait ceci et je n'avais pas fait cela. Je n'avais pas fait telle chose alors que j'avais fait cette autre. Et après ? C'était comme si j'avais attendu pendant tout le temps cette minute et cette petite aube où je serais justifié. Rien, rien n'avait d'importance et je savais bien pourquoi. Lui aussi savait pourquoi. Du fond de mon avenir, pendant toute cette vie absurde que j'avais menée, un souffle obscur remontait vers moi à travers des années qui n'étaient pas encore venues et ce souffle égalisait sur son passage tout ce qu'on me proposait alors dans les années pas plus réelles que je vivais** ».

Il finit par assumer cette absurdité, quitte à mourir, mais en manifestant sa révolte contre tous ceux qui nient cette vérité et se complaisent dans l'hypocrisie. L'image finale (Meursault seul, condamné par la foule) confère au personnage une grandeur proprement tragique :

« **Pour que tout soit consommé, pour que je me sente moins seul, il me restait à souhaiter qu'il y ait beaucoup de spectateurs le jour de mon exécution et qu'ils m'accueillent avec des cris de haine** ».



Reste que le roman met en scène le meurtre d'un Arabe à Alger dans les années 1940, à l'époque où l'Algérie est une colonie française. L'œuvre montre que Meursault n'est pas condamné pour son acte mais pour ce qu'il est lui-même. C'est dire à quel point à cette époque, tuer un Arabe ne suscitait pas d'indignation.

En 2013, l'écrivain Kamel Daoud écrit **Meursault contre-enquête**. Il fait parler Haroun, le frère de celui que Meursault a tué et restitue ainsi à « l'Arabe » une identité et une famille. Mais le roman évoque aussi les suites de l'événement et interroge ainsi tout autant l'histoire que la littérature.

Un extrait :

Et encore ! **Quand je repasse cette histoire dans ma tête, je suis en colère** – du moins à chaque fois que j'ai assez de force pour l'être. C'est le Français qui y joue le mort et disserte sur la façon dont il a perdu sa mère, puis comment il a perdu son corps sous le soleil, puis comment il a perdu le corps d'une amante, puis comment il est parti à l'église pour constater que son Dieu avait déserté le corps de l'homme, puis comment il a veillé le cadavre de sa mère et le sien, etc. Bon Dieu, comment peut-on tuer quelqu'un et lui ravir jusque sa mort ? C'est mon frère qui a reçu la balle, pas lui ! C'est Moussa, pas Meursault, non ? Il y a quelque chose qui me sidère. Personne, même après l'Indépendance, n'a cherché à connaître le

nom de la victime, son adresse, ses ancêtres, ses enfants éventuels. Personne. Tous sont restés la bouche ouverte sur **cette** langue parfaite qui donne à l'air des angles de diamant, et tous ont déclaré leur empathie pour la solitude du meurtrier en lui présentant les condoléances les plus savantes. Qui peut, aujourd'hui, me donner le vrai nom de Moussa ? Qui sait quel fleuve l'a porté jusqu'à la mer qu'il devait traverser à pied, seul, sans peuple, sans bâton miraculeux ? Qui sait si Moussa avait un revolver, une philosophie ou une insolation ?